

ÉPISODE CÉVENOL 14

26 mai 2020

Un courant d'air et de rivière

Éradication du virus versus immunité collective

Nous voici donc en mode déconfinement. Enfin, officiellement. Certains diront que pas grand-chose n'a changé. Et pourtant, qui ne se satisfait pas de l'absence de l'auto-autorisation de sortie et des restrictions en terme de temps et de distance ? Et à y regarder de plus près, tout est engagé pour retourner le plus rapidement possible à « la normale », quoi qu'il en coûte. Vive le boulot et vive les vacances !

Dès le 7 mai, avec l'annonce du plan, pratiquement toute la France se trouvait en zone verte, prête à se déconfiner. Quels en étaient les critères ? La disponibilité des tests, moins de 6% d'admissions aux urgences pour Coronavirus et être en dessous de 60% de patients atteints du Covid-19 en réanimation. Pari remporté selon... l'exécutif. Du coup on nous promettait la réalisation de 700.000 tests par semaine alors que jusqu'à cette date, il n'en avait été effectués qu'un peu plus d'un million en deux mois. On

nous promettait la distribution de masques chirurgicaux pour tout le monde et de protection FFP2 pour le personnel médical et paramédical. Et on nous promettait que les activités sociales et économiques pourraient reprendre une à une si toutefois le bilan effectué toutes les deux semaines le permettait.

La réalité de la gestion de l'épidémie est finalement tout autre : Ni les tests, ni les masques ne sont disponibles et sans ceux « faits maison », de nombreuses personnes n'en disposeraient toujours pas. Et déconfinement oblige, les écoles sont ouvertes alors que le comité scientifique conseillait d'attendre septembre. Qu'importe ! L'injonction d'aller enfin travailler est lancée, même si elle n'est pas toujours suivie, le licenciement pointant au bout du chômage partiel. Les trains roulent, les avions voleront bientôt, les restaurants vont ouvrir sous peu et les hôtels aussi. On n'attend plus aucun bilan, et ces clusters dans les abattoirs sont vraiment pas-de-chance. On ne va quand même pas les fermer... pour ça !

Changement assumé de doctrine ? Pas sûr. Souvenons-nous, qu'il y a trois mois – une éternité – les spécialistes nous expliquaient que ce coronavirus à l'instar de celui de la grippe, devait, pour être bloqué, se répandre et contaminer 60 % à 70 % de la population afin d'atteindre une immunité collec-

tive. Était-on prêt à assumer plusieurs centaines de milliers de morts pour l'atteindre alors qu'en Asie tout était entrepris avec succès pour l'« écraser » ? En France, on a pu pendant un temps espérer que les décideurs allaient s'inspirer des exemples sud-coréen ou singapourien. Sinon pourquoi imposer ce confinement pendant deux mois ?

En fait cette décision a été prise par défaut : Sans tests ni masques, avec un système de santé défaillant, la saturation des hôpitaux et en particulier des réanimations est très vite arrivée. Il a déjà fallu trier et laisser mourir les plus âgés. Et pendant ce temps, tandis que nous étions interdits de sortie, 65 % des activités économiques continuaient d'être assurées par des millions de personnes : Le personnel médical bien sûr, mais aussi tous ces travailleurs issus des quartiers populaires qui ne pouvaient se permettre de rester chez eux. Il n'a jamais été question de protéger tout le monde.

Et si le but du confinement n'était pas tant d'éradiquer le virus mais de le contenir pour que l'hôpital, et en particulier les services de réanimation n'exploient pas ? L'objectif n'est donc pas tant d'éradiquer mais de vivre avec le virus. Et il circule... Encore 300 admissions à l'hôpital quotidiennement. La nouvelle ancienne doctrine ne consiste finalement en rien d'autre qu'à gérer l'épidémie en attendant la fameuse

« immunité collective ». Sauf que jusqu'à présent personne ne sait si immunité il y a vraiment, mais qu'importe, l'économie reprend son cours, tandis que nous pansons nos blessures et comptons nos droits bafoués. La mobilisation des personnels de santé est prévue le 16 juin... Transformons nous toutes et tous en blouses blanches ! [Tissa]

La fin de leur monde

Il est des évidences parfois trompeuses. En cette époque pourtant marquée par une prise de conscience largement perceptible de l'impasse dans laquelle l'humanité semble vouée en poursuivant son irrémédiable course au développement, certaines conceptions la soumettant à cet impératif demeurent curieusement ancrées. Ainsi, il est encore courant dans le langage commun de parler de *progrès* technologique, de civilisation *avancée*, ou encore de *victoire* de l'humain sur la nature de manière admirative, voire élogieuse, sans pour autant émettre le moindre doute quant à ses bien-fondés. Plus surprenant encore, les réflexions proposant un dépassement de cette évolution aux allures pourtant suicidaires seraient taxées d'utopistes, d'idéalistes, et donc de possibles non réalisables, de vaines chimères, ou de perspectives déconnectées de toute réalité.



La crise planétaire déclenchée par la propagation du virus Covid-19 semble avoir provoqué une véritable onde de choc dans les consciences. Les principales craintes face à celle-ci ont pu porter sur la peur de la maladie ou de la mort, la privation de liberté liée au confinement massif des populations, les dérives autoritaires et répressives mises en place, l'incompétence et le manque de moyens alloués par les gouvernements pour faire face à une telle situation. La gestion de cette crise a révélé tant les inégalités sociales que les aberrations du système capitaliste privilégiant le profit économique face au bien être humain. Mais pour autant, tout cela est-il une nouveauté ? Les famines, les guerres ne marquaient-elles pas déjà le caractère éphémère du passage de la vie sur terre ? Les sièges de Beyrouth, Sarajevo, Gaza ou Idlib n'imposaient-ils pas une privation de liberté autrement plus effroyable que celle du confinement ? La menace nucléaire ou celle du bouleversement climatique ne faisaient-elles pas rôder une odeur de mort tout autant anxiogène ? Les populations n'étaient-elles pas déjà clivées par des inégalités issues de la division de la société en classes, par l'essor colonialiste, ou par les ségrégations imposées des ghettos sociaux urbanisés ? La crise, de par le fait qu'elle a touché l'ensemble de la planète simultanément, a ainsi révélé de manière frontale un état des lieux alarmant, mais aussi la résignation qui faisait que prises séparément, ces catastrophes avaient tendance à se confondre dans une morne habitude de désolation. Et là où certaines catégories de populations habituellement épargnées par la tourmente se croyaient protégées, un retournement s'est opéré et c'est dans la chair de tous que le malaise se fait sentir profondément.

Si la question n'est pas nouvelle, alors il convient de rechercher plus lointainement les origines qui ont conduit à une telle déferlante destructrice. Que s'est-il passé pour en arriver là ? En 1962, Lewis Mumford, auteur de plusieurs ouvrages sur le développement humain, écrivait déjà : « La civilisation moderne n'est plus qu'un véhicule gigantesque, lancé sur une voie à sens unique, à une vitesse sans cesse accélérée. Ce véhicule ne possède malheureusement ni volant, ni frein, et le conducteur n'a d'autres ressources que d'appuyer sans cesse sur la pédale d'accélération, tandis que, grisé par la vitesse et fasciné par la machine, il a totalement oublié quel peut être le but du voyage. » Là où le terme de civilisation est encore employé de nos jours afin de marquer une opposition à ce que l'on a coutume d'appeler sauvagerie ou barbarie, et serait censé s'accorder avec une vision idéalisée mais pourtant biaisée du progrès, force est de constater que c'est dans la continuité d'un mythe désincarné et totalisant que s'est bâtie la société actuelle. Et sans méconnaître la part non négligeable d'améliorations techniques, culturelles ou scientifiques qu'a pu connaître la condition humaine par rapport à des formes et des normes antérieures de développement, la question ici est de reconsidérer les fondements

principaux sur lesquels elle s'appuie et de dénoncer la domination incontestable que s'est assuré l'humain pour régner en maître absolu sur l'ensemble de la planète. Mumford désignait le terme de civilisation comme l'ensemble des institutions étant apparues depuis ses origines et pouvant se caractériser par : « la centralisation du pouvoir politique, la séparation de la société en classes, la division du travail pendant toute la vie, la mécanisation de la production, l'accroissement de la puissance militaire, l'exploitation économique des faibles, l'instauration universelle de l'esclavage et du travail forcé à des fins industrielles et militaires. » Une constante que l'on retrouve à des proportions variables dans chaque société civilisée depuis l'âge des pyramides et les premières cités mésopotamiennes il y a cinq mille ans déjà...



Manhattan · Fog · 1943

Le constat de cette soumission accablante et sans espoir de l'humanité aux rouages institutionnels, économiques et technologiques dont elle s'est dotée ne doit pas pour autant être considéré avec fatalisme ou venir s'ajouter à l'écrasement induit par la situation actuelle. Au contraire, celui-ci doit faire émerger la nécessité de s'extirper d'une urgence paralysante sans cesse reconduite de crise en crise pour en faire ressortir les éléments néfastes auxquels s'opposer, et ceux sur lesquels s'appuyer. Car la question de remédier à un modèle de développement en usage depuis plusieurs millénaires ne pourra émerger clairement sans avoir pris auparavant le recul

nécessaire pour le faire ou être résolue en un seul jour. Et ce n'est pas avec une vision hypertrophiée où réductrice de l'assujettissement de l'homme moderne à un système intenable que la construction de la société libérée de demain pourra s'effectuer. Au contraire, c'est en comprenant toute la

dépendance des êtres humains au système qu'ils ont eux-mêmes mis en place et en cherchant d'où proviennent les erreurs et les fautes de direction prises dans le passé qu'il sera possible d'ancrer une nouvelle image intelligible du monde permettant de supplanter les anciens dogmes. Martin Buber, lors de ses recherches sur le socialisme utopique écrivait en 1952 : « Pour atteindre ce à quoi on aspire, on doit maintenant créer l'espace possible, pour qu'il se réalise par la suite. » Il préconisait de chercher dans la société actuelle les matériaux destinés à faire prendre corps à un projet concret qui à la fois valorise l'exigence d'autonomie des individus et leur capacité à s'associer librement, mais résiste

également à l'État centralisateur et au capitalisme. C'est en s'appuyant sur des structures communautaires – existantes ou à créer – de voisinage, de travail et d'entraide qu'un tel projet peut s'expérimenter, sans chercher à résoudre tous les problèmes à la fois, ni à proposer de solution définitive ou de vision politique ex-nihilo. Cette régénération de la société n'est ainsi pas issue d'un rêve abstrait, mais bien une possibilité de faire vivre un idéal *ici* et *maintenant*. « L'utopie

Cauchemar

Un nouvel âge est venu
Sur nos vieilles cités de pierre
Les machines ne marchent plus
Qui peut expliquer ce mystère

Les vieux Chefs d'État vocifèrent
Leurs téléphones se sont tus
Et tous les savants de la terre
Remâchent leur déconvenue

Les autos figées dans les rues
Sont comme des statues de fer
Les carburants ne brûlent plus
L'huile suinte des carters

L'électricité familière
Dans ses cuivres ne vibre plus
Chacun regarde son enfer
Un nouvel âge est venu

[Anonyme, 1978]

n'est pas au bout du chemin, elle est le chemin. », expliquait-il, et cela semble aujourd'hui encore la manière la plus réaliste d'assister au passage d'une société basée sur les concepts de puissance, de contrôle et de domination à celle menant vers plus de plénitude et d'émancipation.

La crise liée au coronavirus a ainsi révélé et amplifié des tendances déjà présentes dans la société, tout autant qu'elle a entraîné de nombreuses interrogations dont les luttes d'aujourd'hui ne pourront faire l'impasse. L'endurance de l'humain face aux traumatismes qu'il engendre le laisse en proie à l'une de ses principales faiblesses : son accoutumance, qui l'empêche de se projeter au-delà de ses propres limites. Toutefois, sa résilience lui procure la force d'entrevoir d'autres cheminements et avenir possibles. Tout l'enjeu de cette crise consiste donc bien en la capacité de se saisir de ces potentialités libératrices pour les concrétiser et les généraliser, et ce jusqu'à ce que la fin de leur monde devienne enfin une évidence. [Grenouille]

Brigade Culinaire de Solidarité

Nous publions dans le précédent Épisode Cévenol un entretien avec Robert, membre du collectif Covid Ganges Solidarité mis en place afin de venir en aide aux personnes précarisées par la crise sanitaire et sociale actuelle. Nous avons recueilli dans cette continuité le point de vue d'Anouck qui participe à la Brigade Culinaire Solidaire basée à Sumène.

Ton collectif est composé de cuisiniers et cuisinières professionnels, peux-tu nous dire comment est née cette initiative et qu'est-ce qui vous a incité à la mettre en place ? En quoi consiste-t-elle concrètement et quel public touchez-vous ?

En tant que cuisinièr.e.s professionnel.le.s, on a vu avec le confinement la plupart de nos boulots à venir annulés ou reportés. Passé le moment de la sidération face à la situation sanitaire et surtout face à l'incompétence de l'État à réagir socialement, on a eu envie de s'organiser de façon autonome en mettant à disposition notre savoir-faire et nos outils de travail pour être solidaires en faisant ce que nous aimons : cuisiner pour les autres et en faire profiter ceux.celles qui sont le plus touché.e.s par les conséquences économiques de cette crise. Les bénéficiaires sont les foyers les plus fragiles des villages dans lesquels nous habitons, ceux qui viennent chercher un colis alimentaire distribué par Covid Entraide peuvent s'ils le souhaitent commander un repas préparé par nos soins. Pour l'instant, parce qu'il fallait bien commencer par quelque chose, nous livrons la commune de Sumène.

Dans votre appel de lancement, vous faites référence aux Brigades de Solidarité Populaire initiées à Milan et qui ont essayé un large réseau international de solidarité s'activant dans plusieurs pays européens, peux-tu nous en toucher un mot ?

Les Brigades de Solidarité Populaire sont un réseau de collectifs d'entraide mutuelle auto-organisés localement, dans une idée d'auto-défense populaire, du peuple par le peuple. Les Brigades se sont créées en Italie et ont très vite été reprises dans les villes, et les campagnes (!) de plusieurs pays du monde. Chacune ayant une autonomie totale sur ses pratiques, ses formes d'organisations, ses actions mais avec une base commune de critique des politiques néo-libérales. C'est en embrassant cette base politique qu'on a eu envie de créer

notre initiative cévenole en tant qu'habitant.es, nous-mêmes précaires pour la plupart et en lutte contre ce système.

Nous sommes nombreux à faire le constat que l'État fait preuve d'un désengagement de plus en plus criant en matière de prise en charge sociale et ne cesse d'accentuer les inégalités. Penses-tu que les actions de solidarité puissent être porteuses de revendications et de quelle manière peuvent-elles se lier à d'autres combats politiques ?

Pour tout dire, la création de la Brigade s'est faite de façon très spontanée grâce aux exemples d'initiatives d'ami.es qui ont commencé à distribuer des colis alimentaires et des repas notamment dans le 93. Et de toutes les autres initiatives similaires qui ont fleuri partout en France. Le constat d'une augmentation locale de la précarité s'est imposé à nous après qu'un de nos membres se soit rapproché du collectif Covid Entraide à Ganges. Nous savons que nombreux.ses sont ceux.celles qui accusent le coup de cette crise violemment dans leur accès aux besoins de première nécessité comme la nourriture ou la santé. Le nombre de bénéficiaires de colis alimentaires a littéralement explosé, comme partout, ici dans nos vallées gangeoise, suménoise et viganaise. L'idée d'apporter un repas chaud, cuisiné avec des produits de qualité (locaux, bio, de saison), c'était pour apporter un peu de réconfort aux personnes seules par exemple mais aussi pour alléger la charge mentale qui pèse sur les mères de famille dans leur gestion du foyer au quotidien. Pour moi par exemple, cette initiative ça commence par l'entraide féministe, le privé est politique. Ensuite, dans la forme qu'a pris cette brigade et ce qu'elle défend d'une solidarité populaire horizontale, elle traverse beaucoup d'autres champs politiques.

Au niveau local, tissez-vous des liens avec d'autres réseaux ou collectifs ? Quelles sont vos perspectives face à la crise qui va s'amplifier dans les prochains mois ?

Plusieurs d'entre nous participent à d'autres collectifs, à diverses associations et participent au mouvement social. Ici, le premier partenaire avec qui nous travaillons étant Covid Entraide, ce lien nous a permis de mettre en place de façon rapide notre initiative. Par ailleurs, nous avons reçu beaucoup de propositions d'aide concrètes. Notre brigade, pour des raisons sanitaires et d'organisation souhaite rester sur une structure réduite à une dizaine de protagonistes maximum pour la préparation et la distribution. Celle-ci nous

permet de fournir 50 repas par semaine. Mais, si d'autres brigades voulaient se former à Ganges ou au Vigan, nous serions très heureux.ses de partager nos pratiques, nos fiches techniques sur la mise en place des précautions sanitaires etc. En effet, la crise s'amplifiant, il va falloir être d'autant plus solidaires et nombreux.ses. [Propos recueillis par Fred]

Pour soutenir la Brigade Culinaire de Solidarité Sud Cévennes, voici le lien de la cagnotte toujours en ligne : <https://www.lepotcommun.fr/pot/7cf7g4qq>

Nous faisons toujours un appel à dons d'emballages à usage unique. Nous appelons tous les producteurs locaux à nous contacter car c'est en priorité chez eux.elles que nous nous fournirons pour préparer les repas. Et s'il y a une possibilité de don ou de récupération d'invendus, c'est super aussi !



Petit éloge de l'Helix

Helix aspersa : Petit-gris. Mollusque pulmoné, gastéropode terrestre à coquille calcaire spiralée de 4,5 à 5 tours dans le sens horaire, operculable au niveau du péristome. Régime végétarien. Activité essentiellement nocturne.

L'escargot *marche* sur un pied et porte deux paires d'antennes si sensibles que la moindre tentative d'approche les fait se rétracter. Il ne perçoit pas que le mouvement, mais aussi l'intention qui le précède. Une paire est tournée vers le ciel et l'autre vers la terre.

L'escargot a assimilé sa double polarité masculine et féminine. Hermaphrodite parfait bi-sexué et bi-fécond, il est le roi du brassage génétique et le symbole lunaire de la régénération cyclique universelle.

Le rapport du nombre d'or qui préside à la construction de sa spirale en fera le symbole des [li]maçons. Ceux qui connaissent les mathématiques y trouveront la suite de Fibonacci où chaque nombre s'additionne avec le précédent. Reportée sur un plan géométrique elle forme une spirale parfaite que l'on retrouve sur les yeux des libellules et le cœur des tournesols. Elle nous suggère que le temps n'est pas linéaire.

L'escargot est symbole de lenteur... il avance si lentement - 1 mm/s - qu'il épouse totalement son environnement. Et nous ? Épousons-nous notre univers ? Sommes-nous présents à chacun de nos pas, chacune de nos caresses ?

Lenteur ? Vous avez dit lenteur ? Oh le vilain mot ! Du latin *lentus* ce terme désigne à l'origine tout ce qui est mou, flexible, le contraire de rigide. Ce sens prévaut jusqu'au XVI^e siècle. À la Renaissance un basculement sémantique se produit et lenteur signifie désormais manque de rapidité. À partir de là, ce terme s'applique par extension coloniale à l'amérindien, au noir africain, au maghrébin...

Assimilée à la paresse qui est un péché capital, la lenteur est un vice attribué aux pauvres, aux colonisés, aux migrants, tous incapables de tenir la cadence, le rythme. Cadence et rythme ! Karl Marx ne dénonçait-il pas déjà l'accélération des cadences et de la production dans la genèse du capitalisme ? Produire et consommer : un mal contemporain ; la vitesse érigée en vertu sociale : la modernité nous a poussés à accepter le modèle de la performance et de la rentabilité. Vitesse et pouvoir sont intimement liés. Mais alors, comment résister ? C'est là que la lenteur est une forme de résistance, de contestation. Elle peut devenir une arme de subversion entre les mains des dominés !



Regardons vivre l'escargot, lui qui épouse son environnement, à son rythme : halte au zapping, au surfing, à l'éphémère, à l'instant, à la volatilité de la vitesse, au temps séquencé, aux injonctions de disponibilité, au cellulaire, à l'urgence, au *gain* de temps, au taylorisme, guerre à la flânerie.

La lenteur est le rythme de la nature, de l'amour, de la tendresse, de la conversation, de l'attention à l'autre, de l'érotisme, de la jouissance d'exister. Aujourd'hui, les sentiers sont remplis de marcheurs qui cheminent à leur guise et retrouvent ainsi un cheminement intérieur propice à un retour sur soi.

Faisons de la lenteur un plaisir, sachons jouir de la vie en conscience, libérons-nous par la décélération et émancipons-nous des impératifs et des diktats de la maximisation du temps que l'idéologie du profit nous impose. Créons notre temps libre ! [Michel Decor]

Fleurs de vallée, belles de bitume

Je ressens un climat social très tendu autour de moi et en même temps des liens d'amitié qui se renforcent. Cette nuit je tentais de découvrir l'intérêt du film de S.F. Curiosity, lorsqu'à 22h13 je fus interrompu par un appel de Claire Fumard qui m'annonça la mort de notre ami David Pagès d'une crise cardiaque à 48 ans. David était peintre en bâtiment et travaillait beaucoup ces derniers temps. Avec notre ami commun Amar, David venait se baigner à La Borie. Ce lieu a été et demeure un lieu d'intérêt public. Dommage qu'un éclatement de nos consciences, un éparpillement de nos intérêts ne nous permettent pas de nous regrouper face à des intérêts privés toujours mieux organisés et servis par les premiers de corvées.

Baby-boomer de 70 ans, je sens les reproches que toutes les générations plus jeunes de La Borie peuvent me faire sentir, ainsi qu'une partie des habitants de Saint-Jean du Gard : Tu as bien profité de La Borie, tu te cachais derrière ton alibi de développer les énergies renouvelables. Ton statut d'artisan-installateur de chauffe-eau solaires et de générateurs photovoltaïques autonomes et connectés réseau t'a permis de gagner du fric, sale petit capitaliste, et sans payer de loyer. En plus tu cotisais à la caisse de retraite des indépendants. Le fameux RSI tellement avantageux ! Foutu à la casse par Macron. Fondu dans le régime général. Encore un moyen de socialiser les pertes ? Et de privatiser les bénéfiques ? Bon ça c'est du passé.



Aujourd'hui ma chatte Rivière est toujours là-bas. J'entretiens pour mon plaisir et le déplaisir de ceux qui ne supportent pas le bruit de ma débroussaillouse à 9h30 du matin. Oui j'entretiens pour la joie de vivre, deux terrasses de jardins qui resplendent de couleurs et de parfums : chèvrefeuilles d'hiver, crocus, primevères, tulipes, lilas blancs, lilas clairs, roses jaunes, roses, blanches, rouges, oh mes narines pas encore la Covid-19 ! Seringas, pivoines rouges et rose clair, chèvrefeuille commun tellement enivrant à l'égal du seringas, et bientôt une trentaine de têtes de lys embaumeront royalement ce jardin. (À l'échafaud, sale royaliste !)

A moins qu'un individu bête et méchant vienne les arracher. Comme ces Belles de nuit, rue du général Lafont, que j'avais vues surgir du bitume. Preuve d'une résilience de la vie. Cela m'avait exalté, j'exultais, oui c'était la vie face au roi du bitume et de la grave ! Pour prévenir le chalumeau du cantonnier indifférent, j'avais planté deux porte-étiquettes avec « Belles de nuit » et « Héroïques belles de nuit ». J'aimerais bien que la personne qui a coupé à la base cette promesse de beauté ait le courage d'expliquer son acte. Des voisins m'ont dit : « on n'arrête pas la connerie ».

Et maintenant, comment sortir du trilemme : *Santé Économie Liberté* ? *Santé*<>*Économie* *Santé*<>*Liberté*. Ou un savant dosage entre ces termes : *Économie*<>*Liberté*.

Et quid des élections municipales ? Serons-nous la « gauche » la plus stupide du canton ? Recommencerons-nous la même performance qu'il y a 6 ans ?

[Michel Ménager, vendredi 8 mai 2020]

Envoyez-nous vos contributions et remarques
Contact : episodeevenol@laposte.net

Ne pas jeter ce document sur la voie publique S.V.P.